

## HUMILIATION, HAINE ET VENGEANCE : LE RIRE DE CELESTINE

Dès le premier jour où elle arrive chez les Lanlaire Célestine a recours au rire. C'est une arme [à feu] qui la protège contre les tracas et les malheurs [im]prévisibles de sa profession. Elle arrive au Prieuré avec un lourd héritage d'expériences négatives. Frustrations, humiliations, haine des maîtres, désir de se venger, voici les sentiments qui provoquent chez elle le rire et expliquent l'existence même de son journal.

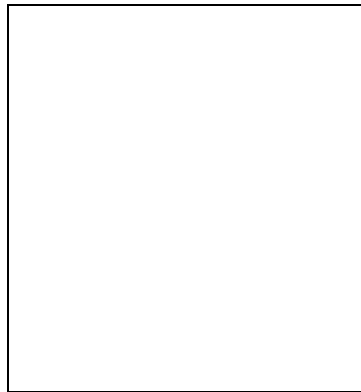
Sans avoir recours aux nombreuses théories du rire, ce travail a pour but une relecture du *Journal d'une femme de chambre*. Elle permettra de repérer les épisodes qui provoquent le rire et d'étudier ses traits caractéristiques.<sup>1</sup> Célestine est esclave et victime de ses maîtres, des hommes qu'elle aime et de ses propres instincts. Ceux-ci jouent le rôle d'une vraie fatalité qu'elle n'arrivera pas à dominer. L'ennui d'abord, ensuite le sentiment de méfiance et d'hostilité envers Madame Lanlaire décident Célestine à tenir un journal pour se distraire et se consoler d'être tombée si mal dans ce coin de province. Le journal est avant tout une œuvre de haine. En y ajoutant le rire, il devient une arme puissante de vengeance contre les maîtres, plus efficace que l'amour, le dédain et la calomnie, le vol et le mensonge. Célestine, qui y décharge sa haine, a recours à une thérapeutique tout à fait moderne. Le journal lui permet de se débarrasser de la tension et de la violence qui bout en elle chaque fois que son maître l'humilie. Elle découvre vite que l'absence de vices et de ridicules chez Madame Lanlaire l'empêchera de mettre en pratique les moyens de vengeance ordinairement utilisés par les domestiques. Son journal est donc une invention heureuse qui lui permet de rire.

Elle apprend vite à quoi s'en tenir au sujet de ses nouveaux maîtres : Monsieur n'est rien dans la maison, Madame est tout, et Monsieur tremble devant Madame comme un enfant. Cette esquisse se précisera, au cours de son service, de petits détails piquants sur les Lanlaire et ses compagnons de table qui lui paraissent des paysans abrutis. Célestine

détonne à l'office par ses manières raffinées et son air d'élégance acquis au service de l'aristocratie et de la bourgeoisie parisiennes. Elle se sent nettement supérieure à ces domestiques de province.

*Le Journal d'une femme de chambre* présente le fin-de-siècle à travers l'optique d'une femme. Il ne s'agit pas d'un tableau exact de l'époque, car la femme chez Mirbeau, même émancipée en tant que personnage de roman, reste toujours une créature instinctive, douée d'une imagination excessive. L'émancipation du personnage féminin coïncide ici avec l'émancipation de Célestine et d'une très vieille classe, celle des serviteurs.

La responsabilité d'auteur retombe sur Célestine qui enchaîne les souvenirs selon son état d'esprit. Lorsque certains indices lui apprennent qu'elle ne verra jamais "à nu" sa nouvelle maîtresse, elle en évoque une autre plus complaisante. C'est une manière de se consoler du présent et de se venger de Mme Lanlaire dont elle ne deviendra jamais la confidente intime.



Jean Launois : *Le Journal d'une femme de chambre*

Le côté pervers des passions, le fétichisme d'un vieux provincial par exemple, attire Célestine. Monsieur Rabour se passionne pour les bottines et se meurt le jour où Célestine lui confie les siennes. Elle regrette d'avance que rien de pareil ne puisse lui arriver au Prieuré. Elle n'est donc point un témoin objectif, mais un témoin passionné, poussé par l'ennui et la haine, la soif de se venger, et une très grande curiosité. Son imagination, pervertie par les années de servitude, grossit et fausse les faits qu'elle présente d'un seul point de vue, le sien. La vérité existe

moins au niveau des mœurs que dans la peinture de la psychologie de la haine. L'unité du livre réside moins dans le récit que dans le subconscient, dans l'ordre secret où les épisodes apparaissent et dans la manière où les différents fils conducteurs s'enchaînent : le passé et le présent, Paris et la province, les rapports entre maîtres et serviteurs, les bourreaux et leurs victimes.

Le chapitre neuf est entièrement consacré à Joseph qui lui propose le mariage. Ce chapitre central divise l'œuvre en deux parties. Dans la première, Paris apparaît comme un paradis perdu, plein de bons maîtres et de bonnes places que Célestine regrette. Par contraste, les habitants de Mesnil-Roy, si ordinaires, si laids et qui font si peu attention à elle, l'irritent. La province apparaît comme l'enfer de l'ennui. Le souvenir encore proche de Paris rend le présent plus triste. La Normandie, bien sûr, ce n'est pas le boulevard Malesherbes. Dans la deuxième partie du journal, Paris perd de son prestige et ne s'impose plus comme supérieur à la province. Paris c'est le monde du vice entassé sur du vice. Par contraste, la province paraît tout de même moins corrompue.

Au début Célestine voit Madame Lanlaire comme "*une pécore*," "*une vieille mère*," "*un chameau*," qui transforme le Prieuré en enfer. Le dernier chapitre du journal la présente comme une "*amie*," grâce à qui le Prieuré devient un paradis. De même, de rustre Joseph se transforme en une figure presque diabolique et mystérieuse et Célestine passe du mépris à l'amour.

#### **“C’ETAIT A POUFFER DE RIRE”**

Il est significatif que, dès le premier jour Monsieur Lanlaire demande à Célestine si elle "*s'habitue*." Peu s'en faut qu'elle ne "*pouffe de rire*," tant cette question lui paraît mal à propos. Or, avec le passage du temps, Célestine "*s'habitue*" sans qu'elle en souffre. Son jugement sévère envers les Normands et ses maîtres s'atténue. Quand finalement Joseph captive sa pensée, l'ennui disparaît. Désormais elle ne regrettera plus Paris.

Elle évoque dans le journal des expériences qu'elle embellit par la haine du moment, par sa curiosité pour le vice ou pour l'érotisme. Très tôt en contact avec le vice, elle l'imagine partout ; chez les maîtres il l'obsède. Poussée par le prurit de la délation, elle se fait une sorte de criminaliste des mœurs, à la poursuite de preuves et de témoignages. Il s'agit "*... de s'en faire une arme terrible, au jour des comptes à rendre [...] c'est [là] la revanche la plus précieuse des humiliations...*" (32).<sup>ii</sup>

Célestine pratique le vice sous toutes ses formes, moins par inclination que pour contrarier les maîtres qui exigent une conduite exemplaire sans donner d'exemples édifiants, comme le suggère ce bref échange de questions et de réponses :

*Un jour, une petite femme, les cheveux outrageusement teints, les lèvres passées au minium, les joues émaillées, insolente comme une pintade et parfumée comme un bidet, me demanda après trente-six questions :*

*"Avez-vous de la conduite ?... Recevez-vous des amants ?*

*— Et Madame ?" répondis-je, sans m'étonner et très calme. (341)*

Manquer de respect au maître est une manière de rire et de se moquer de lui. La réponse de Célestine fait penser aux répliques ironiques de Figaro à son maître. En effet, la mise de cette dame et son maquillage suggèrent qu'elle exige de sa femme de chambre des vertus qu'elle-même ne pratique pas.

Selon Joseph, une femme de chambre modèle doit être douce, aimer le travail et ne pas répondre. Le métier impose l'obéissance. Or, l'humilité fait défaut à Célestine, ce qui crée un déséquilibre, une tension et une hostilité explosive qui aboutissent à la révolte et expliquent son vagabondage : *"faut-il que les maîtres soient difficiles à servir maintenant !"*, nous dit-elle (9).

Le goût du travail lui fait également défaut. Travailler peu, bien manger, s'amuser – mot qui revient souvent dans sa bouche – parodier les maîtres, voilà son idéal. Or, Madame Lanlaire ne lui laisse ni repos, ni temps pour s'amuser : *"Quand vient le soir, je suis éreintée, fourbue, à cran... Je ne pense plus qu'à me coucher et dormir... Dormir !... Si je pouvais toujours dormir !..."* (81). L'excès de besogne dont Madame l'accable rend plus cuisante la nostalgie d'une place idéale comme celle de la rue Lincoln où elle avait beaucoup de loisir :

*... J'y étais seconde femme de chambre et je n'avais, pour ainsi dire, rien à faire. La journée, nous la passions dans la lingerie [...] Et l'on riait, et l'on s'amusait à dire des bêtises, à faire la lecture, à singer les réceptions de Madame... (84)*

Cette place qu'elle regrette est une place perdue car *"il y a un moment,"* explique Célestine, *"où le dégoût l'emporte, où la fatigue vous vient de patauger sans cesse dans la saleté..."* (132). Elle ne pourra pas reprocher aux Lanlaire, aussi imparfaits soient-ils, aussi mal assortis comme couple, de patauger dans la saleté : le vice, semble suggérer l'auteur du journal, fleurit moins en province. Le meurtre de la petite Claire est une vraie aubaine dans ce coin de France où l'on s'ennuie. Quoique les Lanlaire ne soient pas moins vulnérables au vice que les

Parisiens, Madame Lanlaire fait preuve d'une certaine discrétion et, si elle a des vices, Célestine n'en saura rien.

Exploitée de bonne heure par ses maîtres, Célestine en profite pour les exploiter à son tour. La messe lui permet de se dérober au travail.

Lorsque Madame Lanlaire observe avec justesse qu'elle est restée trop long dehors, elle le fait avec une certaine politesse : *"À l'avenir, je vous prie de ne pas rester si longtemps dehors..."* (78). La réaction de Célestine, quoique muette, est violente : *"Zut !... zut !... et zut !... Tu m'embêtes... Je parlerai à qui je veux... je verrai qui me plaît... Tu ne me feras pas la loi, chameau... / Il a suffi que j'entende sa voix aigre, que je retrouve ses yeux méchants et ses ordres tyranniques, pour que fût effacée instantanément l'impression mauvaise, l'impression de dégoût que je rapportais de la messe, de l'épicière et de Rose... Rose et l'épicière ont raison ; la mercière aussi a raison... elles ont toutes raison... Et je me promets de voir Rose, de la voir souvent, de retourner chez l'épicière... de faire de cette sale mercière ma meilleure amie... puisque Madame me le défend... Et je répète intérieurement, avec une énergie sauvage : / Chameau !... chameau !... chameau !..."* (78)

Elle termine sa diatribe par une triple invective qui rappelle celle du narrateur du *Jardin des supplices* lorsqu'il avait lancé à Clara son triple cri de *"charogne."* Dès qu'il avait exprimé sa révolte, elle s'était aussitôt calmée. La révolte de Célestine n'éclate que le soir, dans son journal, sans amener une détente complète. Le journal reste le moyen le plus efficace pour laisser échapper la violence qui bout en elle, surtout quand elle découvre que Madame Lanlaire, bonne maîtresse en somme, la privera des moyens ordinaires de se venger. Mais il ne suffit pas de se confier au journal, il faut affronter les maîtres et décharger ses sentiments avant de savourer les bienfaits d'une catharsis.

Il tarde à Célestine de voir Madame *"à nu"* pour s'amuser un peu. Les habitudes de Madame Lanlaire empêcheront Célestine de devenir une confidente dangereuse. Elle se console alors en évoquant *"à nu"* une ancienne maîtresse vieillissante qui examine dans la glace les derniers vestiges de sa beauté. Selon Célestine, *"c'était à pouffer"* :

*D'autant que le corps de Madame... oh ! quelle ruine lamentable !... Quand, de la chemise tombée, il sortait débarrassé de ses blindages et de ses soutiens, on eût dit qu'il allait se répandre sur le tapis en liquide visqueux... Le ventre, la croupe, les seins, des outres dégonflées, des poches qui se vidaient et dont il ne restait plus que des plis gras et flottants... Ses fesses avaient l'inconsistance molle, la surface trouée des vieilles éponges... (49)*

Cet examen d'une femme par une autre femme est révélateur. La Clara du *Jardin des supplices* s'attardait avec une volupté sadique sur les ravages que l'éléphantiasis avait accomplis sur Annie. De même, Célestine s'acharne sur le corps délabré de cette maîtresse vieillissante. L'abondance des détails, la laideur accentuée font soupçonner une certaine volupté dans ce voyeurisme. Un trait de cruauté et de sadisme perce dans le rire. Le lecteur, au contraire, a l'impression de dégoût et de pitié, de pathétique même, sans manifester nulle envie de rire.<sup>iii</sup> Et pourtant, selon Célestine, "*c'était à pouffer.*" Son rire, même lorsqu'il est caché, exprime le mépris envers l'opresseur. De plus, sa propre jeunesse lui donne une occasion de se sentir supérieure.

Comme arme de vengeance, le rire est efficace et inoffensif quand il n'apparaît pas en présence du maître. À l'office, parmi les camarades il résonne franc, comme un vrai rire gaulois. Célestine évoque une mal mariée qui s'apprête chaque nuit pour l'amour sans que son mari vienne.

"*Vous pensez si c'était là un thème admirable pour les grasses plaisanteries, les allusions obscènes, les rires insultants...*" (56), nous dit-elle. Dans cet épisode son rire se déchaîne avec franchise et énergie jusqu'à lui faire perdre tout contrôle et toute maîtrise :

*Je me souviens qu'un après-midi on m'obligea à revêtir un costume très chic de Monsieur, de Coco, comme nous l'appelions entre nous... Naturellement, on joua à toutes sortes de jeux risqués ; on alla même très loin dans la plaisanterie. Et j'étais si drôle en homme, et je ris tellement fort de me voir ainsi que, n'y tenant plus, je laissai des traces humides dans le pantalon de Coco...*

*Ça c'était une place....* (84)<sup>iv</sup>

Pour une fois, le manque de contrôle dont Célestine fait preuve n'a de conséquences autres que de laisser quelques traces humides. Elle ne sera pas toujours aussi chanceuse.

Que ce soit Coco, Monsieur Lanlaire, le capitaine Mauger, le maître éveille souvent la hilarité chez Célestine. À chaque rencontre avec Monsieur Lanlaire, elle essaie de le séduire pour le décevoir ensuite. La comédie d'homme galant et de mari malheureux que Célestine fait jouer à Monsieur Lanlaire le rend ridicule. Cette comédie la fait rire en cachette. Son journal est plein d'expressions comme "*Je m'amusais vivement de sa gêne*" (28), "*j'ai manqué éclater de rire*" (28), "*j'ai dû me mordre les lèvres pour ne pas pouffer,*" ou "*je me sauvai pour ne pas rire*" (97), ou encore "*il me fallut une forte volonté pour réprimer, devant ce spectacle, le rire qui se déchaînait en moi*" (123), et "*je me sauve pour ne pas lui souffler dans la figure la tempête de rires qui gronde en ma gorge*" (317).

## LE RIRE ECLATE

Ces expressions trahissent la force explosive du rire que Célestine maîtrise mal. Son rire éclate d'une manière imprédictible, même incompréhensible, et la rieuse elle-même en devient la victime. Elle avait éclaté de rire au visage de M. Tarves et par conséquent avait perdu sa place. Les Tarve avaient engagé Célestine pour retenir à la maison leur fils.

Lorsque Célestine apprend que M. Xavier préfère les cocottes, la nouvelle a l'effet d'émoustiller sa curiosité. Le jeune maître lui réserve une surprise. Trois semaines s'écoulent sans qu'il remarque sa présence. Elle *"fut dépitée de cette indifférence "et de" ce dédain pour sa personne"* (278).

L'indifférence excite Célestine par sa qualité d'obstacle et d'imprévu : *"... sa résistance ou plutôt son indifférence fit que ce désir devint, bien vite... de l'amour"* (279). Lorsqu'enfin M. Xavier daigne *"s'émerveiller"* que Célestine soit *"une si belle fille,"* il obtient le maximum de faveurs en déployant le minimum de sentimentalité, grâce à une manœuvre dont il avait sans doute prévu les effets.

*"Pas une minute, du reste, je n'avais eu le pouvoir de le retenir à la maison"* (283), confesse Célestine. Vaincre l'indifférence du maître a l'effet d'un défi et devient bientôt obsession. La sensibilité et l'imagination de la fille du peuple, affinées par M. Georges et par la lecture des romans, irritées par l'indifférence, la rendent vulnérable. Elle souhaite exercer quelque influence sur l'autre et entendre un langage qui parlerait à l'âme aussi bien qu'aux sens. Ces besoins normaux atteignent des proportions obsédantes devant la résistance du tyrannique M. Xavier qui *"lui donnait des ordres"* et la *"... rudoyait de son autorité de maître"* :

*Je passais sans transition de l'état de bête d'amour à l'état de bête de servage... Et il me disait souvent, avec un rire du coin de la bouche, un affreux rire en scie qui me froissait, m'humiliait :*  
*"Et papa ?... Vrai ?... tu n'as pas encore couché avec papa ?..."*  
 (284)<sup>v</sup>

L'amour se veut exclusif ; or Célestine sert d'instrument de plaisir qui revient en partage au fils aussi bien qu'au père, comme si du fils "la chose" passait au père. Ce n'est point là la seule humiliation qu'elle endure. L'humiliation tourne à la cruauté quand le jeune maître l'oblige à lacer ses souliers. M. Xavier pousse la tyrannie plus loin. Il lui escroque ses économies pour les dépenser avec d'autres femmes.

Ainsi, elle joue le rôle pénible de la femme dont les charmes sont impuissants, puisqu'ils n'exercent aucune influence sur l'homme qu'elle veut séduire. Vraie bête de servage et d'amour, elle devient la victime des plaisirs pervers qui laissent des traces profondes. Elle avoue que :

*... J'ai souvent sur mes lèvres, où tant de lèvres depuis auraient dû effacer le goût acide, la brûlure de son baiser... Ah ! Monsieur Xavier... monsieur Xavier ! (286)*

Quand Célestine aime, elle ne songe guère à se révolter ou à se venger. Pourtant, l'instinct de la vengeance reste impérieux. La haine retombe sur les parents – cette fois sur le maître plutôt que sur sa femme. M. Tarves a le malheur de penser que Célestine va accueillir favorablement ses hommages le jour où elle vient d'avoir une scène pénible avec son jeune maître. Quand le père lui propose “un pèlerinage à Lourdes”, le rire – ce rire moqueur, méprisant et insolent – s'empare de Célestine. Ce rire a l'effet d'une giflette et d'un coup de fouet :

*Je lui cinglai, en pleine figure, ces mots :*

*"Et M. Xavier ?... Dites donc, il me semble que vous oubliez M. Xavier ?... Qu'est-ce qu'il fera, lui, pendant que nous rigolerons à Lourdes, aux frais de la chrétienté ?"*

*Je redoublai d'insolence...*

*"Votre parole ?... Non, mais ne faites donc pas le malin... Suis-je gagée, oui ou non, pour coucher avec M. Xavier ?... Oui, n'est-ce pas ?... En bien, je couche avec lui... Mais vous ?... Ah ! non... ça n'est pas dans les conventions... Et puis... vous savez, mon petit père... vous n'êtes pas mon type."*

*Et je lui éclatai de rire au visage (292).*

La préférence que Célestine marque pour le fils a pour but d'atteindre le père dans sa vanité, blessure avivée par les allusions à son âge et la suggestion que ses attraits n'exercent plus d'influence sur les femmes, même les femmes de chambre. Le fils a fait souffrir la servante en lui parlant du père ; à son tour, elle fait souffrir le père en lui parlant du fils, et le rire insolent et défiant, contenu trop longtemps devant M. Xavier éclate tel un volcan devant le père. Bien sûr, une pareille insubordination lui fait perdre sa place. Mais avant de partir, elle aura l'occasion de calomnier et d'invectiver Madame Tarves.

Ayant enfin trouvé une place “chouette” où le travail était léger et les gages excellents, Célestine s'est promis d'être sage et bonne, mais ni sa méthode ni son but n'ont changé. Obsédée par la vengeance, elle est toujours aux aguets des moindres signes de faiblesse chez ses maîtres. Elle vient justement d'être le témoin d'une scène entre un mari qui demande de l'argent et une épouse qui le congédie avec un mot très



vulgaire : "... ravie de surprendre à nu leurs deux belles âmes...", elle se promet de "les forcer à s'humilier, plus tard, devant [elle]..." (414). L'occasion de se venger se présente d'une manière inattendue et plus tôt que ne l'espérait Célestine. À la suite d'une brouille conjugale, alarmée par la menace de son mari, cette maîtresse demande à Célestine si Monsieur pense sérieusement à se tuer. La réaction de sa femme de chambre la dérouta, mais c'est surtout la force explosive du rire qui la déconcerta. Ce rire qui éclate fait irruption comme un volcan et finit par éclabousser et suffoquer la servante :

*J'éclatai de rire, au nez de Madame... Et ce rire, qui était parti, malgré moi, grandit, se déchaîna, se précipita... Je crus que j'allais mourir, étouffée par ce rire, étranglée par ce maudit rire qui se soulevait, en tempête, dans ma poitrine... et m'emplissait la gorge d'inextinguibles hoquets.*

*Madame resta un moment interdite devant ce rire.*

*"Qu'y a-t-il ?... Qu'avez-vous ?... Pourquoi riez-vous ainsi ?... Taisez-vous donc... Voulez-vous bien vous taire, vilaine fille..."*

*Mais le rire me tenait... Il ne voulait plus me lâcher... Enfin, entre deux halètements, je criai :*

*"Ah ! non... c'est trop rigolo, vos histoires... c'est trop bête... Oh ! la ! la ! Oh ! la ! la !... Que c'est bête !..."*

*Naturellement, le soir, je quittais la maison et je me trouvais, une fois de plus, sur le pavé.*

*Chien de métier !... Chienne de vie !... (416-417)*

Elle a le plaisir d'avoir humilié sa maîtresse, mais la rieuse a aussi le regret de perdre une place idéale. Par contraste avec elle, Joseph ne rit presque pas, paraît un domestique sérieux, respecté de ses maîtres et les respectant. Le besoin de rire n'atteint jamais chez lui une force explosive. Ajoutons que les rapports entre Joseph et Célestine sont présentés dans *Le Journal* sérieusement et sans que le rire intervienne. Le caractère scabreux de certains passages dissimule la finesse des dialogues qui est écrasée par l'humour gaulois. Il ne semble pas déplacé et reflète le penchant populaire pour le rire, aux dépens des oppresseurs – un rire rabelaisien auquel Célestine se plaît. Elle note dans son journal, avec une certaine satisfaction, l'histoire piquante qui court sur Madame Lanlaire et ses ennuis conjugaux. Joseph, par contraste, se refuse à écouter l'histoire d'une religieuse scandalisée par une sculpture représentant avec trop de réalisme un homme nu.

De nombreuses pages du journal montrent le parti pris pour Monsieur et contre Madame. Elle s'aperçoit très tôt que madame ne deviendra jamais son esclave comme l'étaient ses anciennes maîtresses que leur familiarité envers les domestiques avait mises à la merci de leur femme

de chambre. Le jour où Madame Lanlaire souffre de la migraine, elle se laisse soigner par la fidèle Marianne. Célestine désespère de jamais voir Madame “à nu” puisque son boudoir lui reste interdit.

Pour se consoler, elle évoque le souvenir de la femme mal mariée, déjà mentionnée, qui avait l'imprudence de trop se fier à sa femme de chambre. Le couple évoqué est aussi mal assorti que les Lanlaire. La mal mariée diffère de Madame Lanlaire par l'intensité de son obsession sexuelle tandis que son mari ne pense que rarement à la “bagatelle.” Célestine avait aggravé cette obsession par des soins intimes et des conseils corrupteurs. Elle quitte cette maîtresse sur un coup de tête, payant traîtreusement la confiance dont elle avait été l'objet :

*À la suite d'une discussion futile où j'avais tous les torts, j'ai quitté Madame. Je l'ai quittée salement, en lui jetant à la figure, à sa pauvre figure étonnée, toutes ses lamentables histoires. [...] Oui, tout cela, je le lui ai jeté à la figure, comme des paquets de boue... Et j'ai fait pire... Je l'ai accusée des plus sales débauches... des passions les plus ignobles... Ce fut quelque chose de hideux... (56)*

Célestine semble prendre un plaisir diabolique, dirait-on, à se rappeler la “pauvre figure étonnée.” La parole semble ici toute proche du rire insultant et de l'invective. Elle procure une occasion de se venger du maître, lui qui se sert des mots pour créer une distance entre lui et son domestique. L'humiliation privée ne suffit pas. Célestine va la rendre publique en ayant recours à la calomnie :

*[Sur]... une carte postale et, de façon à ce que tout le monde pût la lire [...] j'eus l'aplomb d'écrire ceci :  
"Je vous préviens, Madame, que je vous renvoie, en port payé, tous les soi-disant cadeaux que vous m'avez faits... Je suis une fille pauvre, mais j'ai trop de dignité.... (57)*

La fille pauvre se montre fière de sa vengeance. Jamais elle n'aura la satisfaction de traiter Madame Lanlaire de façon semblable, parce que celle-ci emploie Célestine aux travaux du ménage seulement et ne lui demande jamais de l'aider dans sa toilette.<sup>vi</sup> “Faire payer” le maître, qu'il soit bon ou mauvais, est une autre manière de se venger. À l'exemple du rire qui fait explosion tôt ou tard quand on le réprime trop longtemps, la vengeance obsède le plus quand elle est bloquée. Elle prend alors les proportions du vice et de la fatalité :

*Il y a des moments où c'est en moi comme un besoin, comme une folie d'outrage... une perversité qui me pousse à rendre irréparables des riens... Je n'y résiste pas, même quand j'ai conscience que j'agis contre mes intérêts, et que j'accomplis mon propre malheur. (56)*

## LE RIRE ENCHANTE DE LA VENGEANCE SATISFAITE

Le désir de se venger apparaît très tôt dans le journal de Célestine : *“Vous pensez,”* nous dit-elle de Madame Lanlaire, *“si je maugrée, si je rage, si j’invective Madame dans le fond de moi-même,”* ajoutant *“et comme je la planterais là si j’étais sûre de trouver une place tout de suite...”* (82-83). *“Planter-là”* le maître est un autre moyen de se révolter, de se venger, et de faire payer le maître. Sans doute est-ce là un des néfastes plaisirs qui expliquent les multiples déplacements de Célestine. Elle est prise à son propre jeu. Ses armes, y compris le rire, font pétarade à rebours. Elles atteignent le maître, mais par ricochet rebondissent sur elle en faisant de Célestine la vraie victime.

La femme de chambre se sert de l’amour comme d’une arme. Il y a du plaisir à se sentir désirée, regardée, convoitée même. Et si on a la chance d’être plus que jolie, ce qui est le cas de Célestine, on peut séduire Monsieur, éveiller son désir et le faire souffrir ensuite en se refusant. Ce jeu procure un plaisir minime, mais il permet d’atteindre Madame et de se venger d’elle en la rendant jalouse.

À son arrivée au Prieuré, Célestine demande d’abord si Monsieur s’intéresse aux femmes de chambre et si Madame a des amants, questions qui scandalisent Marianne et Joseph. Un coup d’œil du côté de Monsieur l’assure qu’elle obtiendra tout ce qu’elle voudra de *“ce type-là.”* Elle entreprend alors sa conquête. *“Je m’amuse à l’exciter de toutes les manières... et [...] à lui monter la tête sérieusement”* (92). Elle torture Monsieur en l’encourageant et se dérobe quand elle observe *“les signes les plus évidents de l’exaltation amoureuse”* (93). Alors, Célestine adopte la pose d’une honnête fille et menace Monsieur de le dénoncer à Madame. Monsieur encouragé, excité, déçu et effrayé tour à tour, devient la marionnette dont Célestine contrôle les fils, le faisant passer par toute une gamme de sentiments contraires. *“Je jouais de lui avec une aisance merveilleuse... D’un simple regard, je le faisais passer de la colère à l’attendrissement”* (95), explique Célestine.

Si Célestine s’intéresse à Monsieur Lanlaire, c’est pour atteindre Madame dans sa dignité de femme mariée, car celle-ci reste toujours l’objet de sa vengeance. Toute remarque de Madame, même juste, blesse parce que c’est elle qui la fait. Quand Madame Lanlaire observe qu’elle n’aime pas qu’on se mette des parfums, Célestine projette immédiatement de se venger de cette humiliation en faisant respirer à Monsieur tous les parfums qu’il aime. Dans son imagination il s’établit entre elle et Monsieur une solidarité commune aux opprimés. En

découvrant que Madame n'est pas jalouse, elle abandonne la conquête du mari, mais non sans avoir eu le plaisir de l'entendre se plaindre et traiter sa femme de "vache" (95).

Le jour où les Lanlaire sont cambriolés, "le hasard" sous forme de voleurs comble la soif de vengeance de Célestine. Elle donne libre cours à son imagination sadique pour faire un éloge éloquent du crime. Elle éprouve une gaieté cruelle devant l'image sinistre du maître-mendiant, car dans la hiérarchie sociale le mendiant est plus bas que le serviteur :

*Cette idée que mes maîtres auraient pu, un bissac sur le dos, traîner leurs guénilles lamentables et leurs pieds saignants par la détresse des chemins, tendre la main au seuil implacable du mauvais riche, m'enchantait et me mit en gaieté. Mais la gaieté, je l'éprouvai plus directe et plus intense et plus haineuse, à considérer Madame, affalée près de ses caisses vides, plus morte que si elle eût été vraiment morte, car elle avait conscience de cette mort, et cette mort, on ne pouvait en concevoir une plus horrible, pour un être qui n'avait jamais rien aimé, rien que l'évaluation en argent de ces choses inévaluables que sont nos plaisirs, nos caprices, nos charités, notre amour, ce luxe divin des âmes... (430-431)<sup>vii</sup>*

Le malheur des Lanlaire paraît insignifiant, mais l'imagination romanesque de la servante en fait un véritable désastre. La soif de se venger ne se satisfait pas de la simple réalité. Célestine déforme la réalité démesurément : de millionnaires, les Lanlaire tombent dans la mendicité. La gaieté se teinte de sadisme, un sadisme qui naît de l'image de sa maîtresse morte. Dans les ouvrages précédents, c'est l'amour qui était rapproché de la mort. Ici, le rapprochement se fait entre la haine et la mort, puisqu'il s'agit de haïr jusqu'au point de souhaiter la mort du maître.

La haine atteint chez Célestine une puissance telle qu'elle l'arrache à sa condition d'humble servante, lui donnant conscience de la supériorité de ses propres sentiments qui, eux, échappent à une évaluation matérielle. Sa haine vise beaucoup moins Monsieur Lanlaire que sa femme sur laquelle elle s'acharne. Même si Célestine ne la connaît que depuis deux mois et demi, elle se permet des conclusions excessives en la peignant comme un être qui n'a jamais rien aimé. Balzac dirait que Célestine est possédée de l'enivrante jouissance de la vengeance satisfaite. Dans son délire, et le délire est une qualité euphorique du rire, elle glorifie les voleurs :

*... J'aurais voulu connaître ces admirables et sublimes voleurs, pour les remercier, au nom de tous les gueux... et pour les embrasser comme des frères... O bons voleurs, chères figures de justice et de pitié, par quelle suite de sensations fortes et savoureuses vous m'avez*

*fait passer !* (431)<sup>viii</sup>

Quel éloge passionné fait Célestine de ce crime et de ce vol qui la mettent dans un état d'exaltation ! La vue des maîtres frappés par la justice lui procure une euphorie non pareille. Voilà le jour des comptes à rendre que Célestine n'avait point prévu. À la satisfaction de se savoir vengée, s'ajoute le charme de l'imprévu, de la surprise, du hasard. Tandis qu'elle jouit de cette revanche inespérée, Madame, en vraie maîtresse, reprend vite possession d'elle-même.

Un désir de vengeance aussi pleinement satisfait rend inutile toute vengeance future. Ainsi, libérée de l'obsession de se venger, Célestine peut se consacrer consciencieusement à son travail, sans éprouver le besoin de contrarier les maîtres ni de continuer son journal.

Dans un recueil au titre sulfureux, *Aveux et anathèmes*, E. M. Cioran parle de la solitude en disant : "*Excédé par tous. Mais j'aime rire. Et je ne peux pas rire seul*" [100].<sup>ix</sup> Mirbeau parle de la solitude, celle des domestiques. Dans le cas de Célestine, le rire solitaire, est le moyen le moins dangereux pour elle. Mais le rire qui reste caché dans le journal ne la débarrasse pas entièrement de ce qui l'opprime. Pour se sentir libérée des chimères qui la rongent il lui faut affronter les maîtres, ce qui comporte toujours des risques néfastes pour elle. Quant à la célèbre affirmation de Rabelais que "*Mieux est de ris que de larmes escrire,/ Pour ce que rire est le propre de l'homme*" (3), on aura droit de douter de cette vérité, et même de désespérer des effets néfastes du rire.<sup>x</sup>

Aleksandra GRUZINSKA  
Université d'Arizona

- i. Des études telles *Le Rire* de Henri Bergson ou *The Psychology of Laughter. A Study in Social Adaptation* (New York, Inc. : Gamut Press, 1963), de Ralph Piddington sont peu utiles pour étudier le rire de Célestine qui est vicié, souvent forcé et dénaturé. Il appartient au domaine de la psychologie anormale. Il comporte cependant un ressort automatique que, une fois déclenché, la rieuse ne sait plus arrêter.
- ii. Octave Mirbeau, *Le Journal d'une femme de chambre*, Édition du livre de poche (Paris : Fasquelle, 1937 ; 1967). La pagination qui suit les citations se rapporte à cette édition.
- iii. Dans "Octave Mirbeau est mort," *La Victoire* (18 fév. 1917), Gustave Hervé fait allusion au sadisme du *Journal d'une femme de chambre* et attribue ce trait à l'auteur lui-même : "polémiste puissant, qui assénait sur l'adversaire un jour son Journal d'une femme de chambre, où toute la pourriture des classes dirigeantes est étalée avec une sorte de plaisir sadique..." " Le sadisme serait donc un des traits communs aux romans mirbelliens, associé à la pourriture des chairs dans *Le Jardin des supplices*, et à celle des mœurs dans *Le Journal d'une femme de chambre*.
- iv. C'est sans doute cette scène qui avait inspiré *Les Bonnes* de Jean Genet.
- v. Je souligne.
- vi. Camille Sainte-Croix écrit à propos des maîtres de Célestine : "Il faut redresser la race en lui faisant perdre le goût de servir et d'être servie.... L'éducation d'un homme bien né, fût-il le prince des Intellectuels, et d'une femme digne, fût-elle la Psyché des Psychés, comporte avant tout l'habitude de se servir soi-même." Dans "Octave Mirbeau : *Le Journal d'une femme de chambre*," *La Revue blanche*, 11 :174 (1<sup>er</sup> sept. 1900) : 75.
- vii. Fernando Diaz-Plaja, *El Español y los siete pecados capitales* (Madrid : Alianza Editorial, 1970), nous donne une échelle de la hiérarchie sociale des Espagnols qui s'applique au sentiment que Célestine exprime : "Una marcadísima escala social provee a cada uno de los Españoles con un inferior, al que hacer sentir la propia autoridad y ante el que sentirse jefe. Del mayordomo al mozo de limpieza, del cocinero al pinche, del general al soldado, hay siempre alguien a quien ordenar con la misma voz de ronco mando que ha oído antes en sus propios oídos, alguien en quien satisfacer esa ansia de poder que todos llevamos dentro... ? Y cuando se llega al final de la escala ? Queda el mendigo..." (22).
- viii. Célestine semble partager avec l'auteur une sensibilité que Paul Desanges décrit en ces termes : "Sa sensibilité était immense, hypertrophiée, micrographique. Elle le domine, sans qu'il cherche à la refréner. Il s'y abandonne au contraire avec une espèce de volupté." Dans "Octave Mirbeau," *La Clarté*, 1<sup>ère</sup> série, 8 (mai 1913), 229-236.
- ix. E.M. Cioran. *Aveux et anathèmes*. Paris : Editions Gallimard, 1987.
- x. Rabelais. "Aux Lecteurs." Dans *Œuvres complètes*, T.I. Introduction, notes, bibliographie et relevé de variantes par Pierre Jourda. Paris : Editions Garnier frères, 1962.